

Pascal Manoukian

Les échoués

ROMAN



DON QUICHOTTE

Les Échoués

Pascal Manoukian

Les Échoués

Don Quichotte éditions

www.donquichotte-editions.com

© Don Quichotte éditions, une marque des éditions du Seuil, 2015

ISBN : 978-2-35949-436-5

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Carole.

« Les yeux qui ont vu les montagnes
n'auront jamais peur des collines. »

Proverbe africain

« La douleur d'aujourd'hui te rendra fort
demain. »

Proverbe bangladais

« Que le dernier qui quitte le pays n'oublie
pas d'éteindre la lumière. »

Proverbe moldave

Virgil

L'été était brûlant. Même les roses cherchaient de l'ombre. Virgil ne sentait plus ses jambes. Elles étaient restées trop longtemps croisées l'une sous l'autre, tels la faucille et le marteau des drapeaux rouges de son enfance.

Il n'osait pas bouger. Le chien, un bâtard gris aux crocs jaunes, rôdait toujours. Prudemment, il tendit la main et chercha la portée de mulots. La chaleur de leurs poils gris le réconforta. L'un des petits lui tэта le bout du doigt. Il en compta six, plus la mère. Le père était absent – comme lui.

Avant, en Moldavie, il adorait les chiens et détestait les mulots. Mais, depuis son arrivée en France, beaucoup de choses s'étaient inversées.

Ici, il construisait des maisons et habitait dehors. Se cassait le dos pour nourrir ses enfants sans pouvoir les serrer contre lui et se privait de médicaments pour offrir des parfums à une femme dont il avait oublié jusqu'à l'odeur.

Il ferma les yeux un instant et imagina la grande marmite de bordj cuire à feu doux dans la cuisine du petit village de Torjeuci. Derrière les vitres embuées, la

tonnelle ombrageait un minuscule bout de jardin. La vision lui emplît le cœur, mais pas le ventre.

Cela faisait deux mois maintenant qu'il vivait tapi dans un trou. Une tombe d'un mètre quatre-vingt-dix sur un mètre de large et un mètre de profondeur, creusée à la main au beau milieu de la forêt, et recouverte d'un toit de branches et de feuilles.

Le jour, il y enfouissait ses affaires. La nuit tombée, il s'y enterrait vivant. Personne ne viendrait le chercher là, étouffé dans les broussailles, entre un tronc d'arbre couché par la dernière tempête et un entrelacs de branches mortes.

Le molosse leva la patte, pissa quelques gouttes, les renifla et s'éloigna, le museau soupçonneux. Virgil attendit quelques secondes puis se contorsionna, attrapa ses mollets et les massa longuement. Son corps lui faisait mal comme le communisme lui avait fait mal pendant plus de trente ans. Pourtant, certains matins, il regrettait presque cet immobilisme et cette rigidité-là.

À l'époque au moins on ne lui promettait rien, si ce n'est ennui et médiocrité. Nulle tromperie sur la marchandise. Il éprouvait d'ailleurs une certaine reconnaissance envers ses geôliers d'hier. À ne rien lui offrir, ils lui avaient donné l'essentiel : une volonté et un optimisme sans limites, acquis à force de résister, d'arracher les piquets auxquels on voulait l'attacher, de s'extirper du moule où tant d'autres s'étaient laissés dupliquer, par faiblesse, par lassitude, renonçant à leurs rêves de vivre autrement.

Lui ne voulait renoncer à rien. Surtout pas au bonheur de sa femme et de ses fils. Il se cognait aux règles,

aux interdictions, aux injustices, aux passe-droits, dans l'espoir de trouver un jour son chemin de fuite – comme une mouche se heurte aux carreaux, en mouvement permanent, insaisissable.

Le communisme avait fait de lui un bulldozer. Rien ne semblait l'arrêter, ni les murs ni les frontières, car, croyait-il, rien ne pouvait s'avérer pire. À sa force de caractère, il fallait ajouter un physique hors du commun. Là encore, il levait son verre au Parti. Le jeune garçon d'étable, fragile et malingre, l'orphelin de père, bousculé, maltraité, n'existait plus. Cinq ans d'armée à emboîter les pipelines au nord de la Sibérie par moins cinquante degrés en avaient fait un être massif, trapu et dur au mal. Il retournait les braises à pleines mains, refermait ses plaies avec du fil à coudre. Son corps n'avait pas son mot à dire ; Virgil ne l'écoutait pas.

Aucune charge n'était trop lourde, aucun équilibre trop précaire, aucun repos nécessaire. Les masques, les chaussures de protection, les gants, superflus. Il maltraitait son unique capital avec insouciance, persuadé de pouvoir toujours puiser dedans.

Puis, une nuit d'août 1991, le rideau s'était levé sur la Moldavie. Ce fut un éblouissement brutal après des années de ténèbres. Il se souvenait des feux de joie immenses embrasant le pays, des statues déboulonnées à la force des bras, des verres débordant de cognac et d'espoir. C'en était fini du gris. Un monde de couleurs s'ouvrait devant eux. Les libertés bourgeonnaient déjà.

Sa femme, Daria, si discrète, dansait sur la table, jupe remontée sur sa peau blanche et lisse, fine comme du papier bible ; elle qui, depuis le communisme, priait

cachée de peur d'être dénoncée à la police politique. De ses trois grossesses, elle ne gardait aucune rondeur tant elle avait survécu, cassée en deux dans une ferme d'État, à empiler à l'arrière des charrettes des choux et des patates qui disparaissaient on ne sait où dans la grande économie planifiée. Elle, il lui fallait gratter un lopin de mauvaise terre pour nourrir ses trois fils de navets qu'ils engloutissaient à la vitesse d'une couvée de moineaux.

Ce soir-là, Nicolaï, l'aîné, avait sorti les verres du buffet sculpté par le grand-père, un camarade de la première heure, mort un mois avant la débâcle rouge et enterré à la pelle et à la va-vite avec les derniers honneurs du Parti.

La casquette vissée à l'envers, il préférait déjà Dr. Dre à Vladimir Ilitch.

Vlad et Emil, les deux plus jeunes, se battaient pour déboucher la dernière bouteille d'un mauvais champagne de kolkhoze. La prochaine cuvée serait pétillante, à l'image de la vie promise par Mircea Snegur, le nouveau président. Un communiste brusquement converti au pluralisme, de cette espèce qui ne s'embourbe jamais et avance les pieds crottés. Il venait de remporter les premières élections libres à la tête du Parti démocrate agraire (PDA) et tous les Moldaves croyaient à sa transfiguration.

Deux années plus tard, même la mauvaise herbe ne poussait plus. Il fallait chercher entre les trous ce qui restait des routes, le pays manquait de tout, principalement d'hommes, partis jouer les bêtes de somme sur les chantiers d'Europe ; quant aux mères, certaines vendaient discrètement les reins de leurs enfants pour

payer leurs dettes. Seuls la mafia et Mircea Snegur continuaient au champagne. Pour les autres, comme un éteignoir d'espoir, le rideau était retombé sur les promesses d'une embellie.

Virgil avait compris que le bonheur ne s'enracinait pas tout de suite en Moldavie. Il lui fallait aller le chercher ailleurs, seul d'abord, en défricheur. Il en avait fait la promesse à la Vierge du salon. Bientôt, Daria et les garçons ne manqueraient plus de rien. Il allait partir à la recherche de leur Amérique. Contre les vents et les courants.

Virgil continuait à frotter ses jambes engourdies avec la délicatesse des hommes qui n'ont jamais manipulé que du ciment. Son sang remonta le long de ses membres ankylosés, emportant la douleur à la vitesse d'un mascaret. L'institutrice de son village lui avait raconté cette onde interminable envahissant la Garonne les jours de marées d'équinoxe. Elle adorait la France, les Français et particulièrement Victor Hugo, dont la fille Léopoldine avait été, disait-on, arrachée par une lame haute de un mètre près de Villequier, dans le pays de Caux. L'institutrice n'en croyait pas un mot. Aucune vague n'avait jamais remonté la Seine. Peut-être la rivière Shubénacadie en Nouvelle-Écosse, l'Orénoque sûrement, le Qiantang au sud de la Chine sans aucun doute, mais pas la Seine.

En ce jour de 1843, Léopoldine rentrait simplement d'une visite chez son notaire en traversant le fleuve quand un coup de vent mortel a chaviré sa barcasse au lieu-dit Le Dos d'Âne. Le chagrin du poète fut si grand qu'il le noya dans ces vers immenses, plus forts que tous les verres du monde.

Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne, je partirai...

Un matin, Victor Hugo en tête, Virgil était parti lui aussi. Il avait quitté Daria, Nicolaï, Vlad, Emil et son village de Torjeuci pour la forêt de Sénart, tout près de Villeneuve-le-Roi.

Le chien était revenu. Virgil pouvait entendre son souffle juste au-dessus de sa tête. Il sentait son haleine humide. Une odeur de lait tourné, de poulet, d'épluchures de légumes et de restes de jambon. Un repas de poubelle comme il en disputait chaque jour à d'autres chiens depuis son arrivée en France.

Un instant, il pensa à Daria en train de soulever le couvercle de la marmite et l'odeur du village lui revint. Il aimait les dimanches, quand chaque voisin faisait bouillir la viande avant de la garnir de tranches de tomates fraîches, de carottes, d'oignons, de fenouil coupé en dés, de livèche, de farine de maïs et d'un rameau de cerisier. Les chiens tournaient autour des épluchures et Virgil les attrapait au collier, fermant leur gueule de ses mains de maçon pour retarder leur festin. C'était l'époque où il les préférait aux mulots.

Depuis qu'il mangeait dans leurs gamelles, leurs rapports avaient changé, ils étaient devenus les premières victimes de sa misère. Pas ceux qui trottent en laisse pour garder la ligne, mais les autres, les bâtards, les galeux, les abandonnés, les craintifs. Il leur disputait les terrains vagues, les ordures, vivait avec la même peur d'être capturé et enfermé.

Le vieux Stefan l'avait prévenu avant de le laisser quitter le village :

LES ÉCHOUÉS

« Tu vas les avoir comme ennemis. Ils vont te traquer à la frontière, te chasser des cours et des jardins. »

Le vieux savait de quoi il parlait. Trois fois déjà, il avait fait le voyage ; trois fois, il était revenu les poignets entravés.

L'animal marqua l'arrêt. Il flaira le trou. Virgil ferma les yeux malgré le noir. Il compta mentalement les respirations de la bête comme le lui avait appris Stephan. Une, deux, trois, quatre... Douze à la minute. Ce chien devait être vieux. Dix ans peut-être. Virgil se détendit légèrement. Son optimisme reprit le dessus. S'il fallait l'étrangler, ce serait d'une seule main.

Une voix au loin appela le chien. L'animal obéit aussitôt. Virgil savait que c'était l'homme qui venait souvent courir avec sa femme dans les bois. Ce matin, il était seul. Elle devait encore dormir. Un bref moment, Virgil imagina la douceur des draps. En Moldavie, on construit les lits au-dessus des fours à bois afin d'y maintenir la chaleur. Il tendit la main dans le noir et recompta ses mulots. Il avait un peu l'impression de serrer ses enfants. La pluie se mit à tomber. Des gouttes d'eau jaunes et acides. Dans un réflexe paternel, Virgil protégea la couvée.

L'homme, qui s'était arrêté juste au-dessus de son trou, lui pissait dessus. Sa journée promettait d'être longue, et elle commençait mal.

Assan

Assan écrasa Iman, décalquant délicatement ses muscles sur les siens pour ne pas blesser son petit corps à peine formé.

Elle s'immobilisa et fit la morte dans l'espoir de survivre, comme le mulot pris au piège du chat. Sa gorge sentait le parfum de bazar. Du jasmin d'Égypte. Assan en achetait au grand marché de Mogadiscio, le dernier jour du ramadan. Il en parfumait la maison, imaginant les champs de fleurs blanches le long des rives du Nil, et les milliers de ballots chargés à dos d'âne jusqu'aux usines où des femmes pressaient les pétales avec leurs pieds pour faire suinter l'huile, s'évanouissant parfois tant l'odeur était puissante.

Un craquement l'inquiéta. Il roula avec Iman dans un trou de mortier. L'obus en s'écrasant avait foré une fosse de la taille d'un grand cercueil. Les pointes acérées du béton explosé lui mordirent le dos. Il pensa aux dents des requins, à la mer si proche et aux sorties en boutre avec son père. Quand il était enfant, il aimait le vent dans le triangle de la voile, le petit mal au cœur quand les vagues se creusaient et la main du pêcheur dans ses cheveux pour le rassurer.

Quelqu'un avançait vers eux en faisant craquer des débris de vitraux. Le moindre bruit résonnait dans la cathédrale décapitée. La plupart des chrétiens avaient fui la ville après l'assassinat de leur évêque en pleine messe. Les phares d'un pick-up remontant à pleine vitesse le Wadada Lido, l'avenue dévastée du bord de mer, éclairèrent les arches en ruine, puis tout rede-vint noir. Des débris de colonnes jonchaient le sol et les abritaient des regards. De l'édifice ne subsistaient plus que quelques croisées d'ogives miraculeusement intactes et l'immense fronton de pierre blanche dentelé par les orgues de Staline des mille et une milices qui entendaient contrôler la ville.

Depuis la chute du général Siyaad Barre, à la tête de la Somalie pendant vingt ans, Mogadiscio n'avait plus ni Dieu ni maître. La ville était coupée en deux, comme tous les récalcitrants aux nouveaux hommes forts. Le sud était tenu par les partisans du président intérimaire, le nord par les hommes du général Aïdid, un chef de guerre impitoyable qui réclamait la victoire pour lui seul. Chaque camp s'était réparti les banques, les accès à la mer, les palais, les carrefours, et partagé le réseau téléphonique. Hélas pour les Somaliens, la terreur d'État avait cédé la place aux pillards et aux violeurs, à quoi il fallait ajouter en cette triste année 1991 une sécheresse sans précédent, décharnant hommes et bêtes, brûlant les graines sous une croûte de terre sèche comme dans un four immense.

Jamais auparavant Assan n'avait mis les pieds dans une église. Quelques heures plus tôt, il s'y était engouffré pour éviter un 4 × 4 chargé de gosses en armes, traînant derrière eux le corps pelé d'un commerçant dont

ils venaient de piller l'échoppe. On les surnommait les « Mooryaans », « fourmis » ou « parasites », en somali. À présent, la ville leur appartenait et ils l'infestaient, la pourrissaient de l'intérieur à bord de « technical cars », des pick-up volés et customisés pour la guerre avec des canons de 105 sans recul, montés à l'arrière – des engins capables de déchiqueter les hommes, les murs et les blindages. Pour beaucoup, ces enfants soldats n'avaient pas seize ans. Certains obéissaient à leur clan, d'autres travaillaient à leur compte. Entre eux, ils se rebaptisaient « Rambo », « Clint Eastwood » ou « Terminator » ; ils marchaient au mélange d'amphétamines, de cocaïne et de khat, une feuille d'arbrisseau venue d'Éthiopie et dont le manque rend fou.

On apercevait ces gosses à chaque carrefour, grimpés sur les capots, le corps hérissé de gris-gris censés les rendre invisibles, les yeux rouges de défonce, la kalachnikov à la hanche, une balle dans le canon. La nuit, ils squattaient les ruines ou s'abattaient sur un quartier comme un essaim d'abeilles. Croiser leur regard, c'était déjà mourir.

Iman se serra contre Assan. Elle n'était jamais restée dehors si tard. D'habitude à cette heure, elle préparait le repas pour ses sœurs.

Maintenant, la cathédrale était déserte. Seuls les cadavres de deux femmes pourrissaient parmi les décombres, les mains jointes dans le dos et une balle nichée dans la tête. Des années en arrière, en 1928, dans un pays à quatre-vingt-dix-neuf pour cent musulman, il avait fallu toute la morgue des colons italiens pour

construire face à la mer, au milieu des mosquées, cette pâle copie de la cathédrale de Corfou. Et, plus tard, toute leur lâcheté pour abandonner la petite communauté chrétienne à leur départ de Somalie.

Les petits seins d'Iman frottaient contre sa chemise, montaient et descendaient au rythme de sa peur. Assan eut subitement honte d'être aussi près de son corps.

Le verre craqua à nouveau. Cette fois, il crut entendre une voix. D'une main, il musela la bouche d'Iman pour ne pas laisser son souffle trahir leur présence. La fillette arrêta aussitôt de respirer, le visage terrorisé. Les pas s'éloignèrent. Assan attendit un instant, fit glisser le foulard d'Iman et libéra ses cheveux. Ils sentaient le charbon de bois.

Avant la guerre, quand on trouvait encore assez de sorgho et de blé, il la regardait les peigner, accroupie devant le four à galettes, fine comme une liane.

Il croisa son regard. Il aurait voulu qu'elle ferme les yeux, mais elle le fixait. Il fouilla sa poche, sortit un couteau et, du bout des doigts, tira difficilement la lame du manche. Le métal avait encore une odeur de poisson – il rentrait de la criée quand en chemin il avait croisé Iman, en larmes.

Des yeux il lui fit signe de ne pas crier, ôta la main de sa bouche et lui coupa les cheveux, mèche par mèche, écorchant son crâne. Quand il eut terminé, il posa le couteau dans les gravats. La fillette semblait encore plus fragile. Elle attendait, vulnérable comme une tortue sur le dos. Délicatement, il attrapa les bretelles de sa robe et les fit tomber sur ses épaules. Le tissu bleu roi glissa le long de son corps perlé de peur. On aurait dit la mer se retirant, dévoilant d'abord deux petites îles

déliçates, à fleur de peau, aux tétons minuscules, pointus comme des bulots, puis les plis fins de son ventre pareil à l'ondulation des vagues sur le sable avec, au milieu, un trou de crabe parfaitement rond. Plus bas, au creux de ses cuisses, la baine de son sexe cousu.

Il tendit des vêtements de garçon.

« Tiens, mets ça... »

C'est la première fois qu'il voyait sa fille nue, et mutilée. Il n'avait jamais oublié cette longue nuit de torture. Les cris, le pas des femmes dans le noir, leur voix chuchotant le nom d'Iman...

L'enfant dormait sur une natte à quelques mètres de lui. Les femmes l'avaient brusquement arrachée à son sommeil. Il avait croisé son regard affolé, mais il était resté sans mot dire, paupières baissées.

C'était une histoire de femmes. Rien ni personne n'aurait su les arrêter dans leur projet. C'était plus fort que tout, aucune autorité n'y pouvait rien. Ce rituel dépassait l'entendement, les religions, l'amour, la douleur, les mères, les pères, les chagrins, toutes les lois, tous les pouvoirs, tous les discours, tous les sermons, depuis longtemps. Il perdurait même si tout changeait autour, même si on ne comprenait plus pourquoi ni à quoi ça servait, comme les guerres continuaient à dévaster, à ruiner, à briser, encore et toujours, malgré les armistices, les charniers, les veuves, les amputés, les orphelins, les monuments aux morts et les livres d'histoire.

Les femmes avaient enfermé Iman dans la seule chambre munie d'une porte à verrou. La petite venait de fêter ses sept ans.

Il l'avait entendue se débattre. Comme chaque fois, la vieille était arrivée la dernière avec un petit plateau en bois chargé d'épines d'acacia. Avant de pénétrer dans la chambre close, elle avait demandé son couteau à Assan.

Il s'en était voulu de ne pas avoir nettoyé soigneusement la lame. Il aurait aimé dire quelque chose mais n'avait pas trouvé quoi.

« Rendors-toi, ce ne sont pas tes affaires », avait-elle ordonné avant d'ouvrir la porte et de la refermer aussitôt.

Assan avait eu le temps d'apercevoir la petite allongée sur le dos, les jambes ligotées avec un linge. Deux femmes lui maintenaient les épaules au sol. La vieille s'était agenouillée à hauteur de ses hanches. Ses doigts sales avaient ouvert le sexe imberbe, remontant aussitôt en haut des petites lèvres à la recherche du « serviteur qui invite les hôtes », ce petit objet caché du désir avec lequel toutes les femmes naissent pour le meilleur, ou pour le pire. Iman avait compris que le pire était arrivé. Elle s'était mise à trembler d'effroi. La vieille avait attrapé son petit nerf, tiré dessus, en l'arrachant jusqu'aux racines telle une mauvaise herbe, d'un geste rond avec la pointe de la lame. Les hurlements d'Iman avaient retenti juste après que la vieille avait brandi son trophée. Aussitôt, toutes les femmes avaient plongé leurs doigts au fond du petit trou pour vérifier que le mal était bien parti, endiguant un instant le flot du sang. La vieille avait grommelé quelque chose, et jeté une poignée de terre pour assécher la plaie. Avant de bourrer l'entre cuisses de paille pour absorber l'hémorragie.

Toute la nuit, Iman avait tremblé de douleur. Autour d'elle, les femmes psalmodiaient des mots qu'elle ne comprenait pas. Sa mère lui avait ceint le front d'une amulette en ambre.

La vieille avait changé trois fois la paille puis inspecté méticuleusement l'entrecuisse. Les autres se taisaient, attendant son verdict. Iman ne la quittait pas des yeux. Combien de bourgeons comme le sien avait-elle empêché de fleurir ? Combien de bottes de paille avait-elle fait rougir ? Des milliers sans doute. Elle se sentait quitter le monde. Les bruits s'étaient faits plus sourds, la lumière plus pâle. Seule la douleur la retenait encore dans la pièce. Elle lui faisait comme une torche enflammée entre les cuisses. Son ventre n'était plus qu'une immense brûlure.

La vieille avait hoché la tête, et les femmes souri, pour la première fois. Elles lui avaient caressé les cheveux. Iman se sentait revenir parmi elles. Un instant, elle s'était crue sauvée – mutilée mais sauvée. Un instant seulement, car la vieille s'était à nouveau saisie du couteau et du fil de la lame, lui avait épluché les grandes lèvres sur toute la longueur puis les avait repliées l'une contre l'autre et pressées quelques secondes afin que le sang les colle en séchant. La mère d'Iman avait tendu respectueusement le plateau et la vieille avait achevé l'ouvrage, transperçant le jeune sexe de dix épines d'acacias pour maintenir l'ensemble serré. Cette fois, la petite fille n'avait même pas eu le temps de hurler. Ni de voir la vieille glisser entre ses deux lèvres meurtries le petit bout de paille qui allait lui laisser l'espace minimum pour survivre.

Une lumière blanche lui avait voilé les yeux et elle

s'était évanouie. Désormais, comme la plupart des Somaliennes, elle allait vivre cousue, le sexe barré d'une épouvantable cicatrice, jusqu'au jour où l'homme qu'on aura choisi pour elle déciderait de l'ouvrir, à moitié d'abord, juste assez pour avoir l'espace de la prendre en espérant qu'elle lui donne un enfant, de préférence un garçon. Ce jour-là seulement, la vieille reviendrait pour la libérer de la pointe de sa lame, le temps de l'accouchement, avant de la refermer à nouveau.

Neuf ans après cette nuit de torture, les traces d'épines formaient encore entre les cuisses d'Iman un chapelet de trous difformes, mal alignés, comme ceux qui vérolaient les rues et les immeubles fracassés de la ligne de front.

Un air frais monta de la mer et se répandit dans la cathédrale.

Assan regarda tendrement sa fille habillée en garçon. Il rêvait depuis longtemps d'avoir un fils pour l'emmener naviguer en mer. Dieu en avait décidé autrement, alors chaque jour il s'en allait pêcher seul, laissant sa femme et ses trois filles à la maison.

Asma, son épouse, avait ordre de n'ouvrir à personne. Depuis le début des combats, tout le monde se méfiait de tout et de tous. Ce matin-là, après le départ de son mari, elle avait entendu le moteur d'un pick-up ronronner devant sa porte. À travers les persiennes en bois, elle avait cru reconnaître Abdou, un enfant du quartier promis à Iman avant la guerre.

Depuis qu'Abdou avait rejoint les Mooryaans, il se faisait appeler « Dirty Harry » et survivait dans les ruines du front de mer.

Abdou était descendu du pick-up, traînant la vieille exciseuse derrière lui. La moitié de son visage avait été désossée à coups de crosse. Asma avait tout de suite compris qu'il venait chercher Iman pour la découdre. D'une rafale, il avait fait voler la porte en éclats. Le garçon écumait. Asma l'avait supplié d'épargner sa famille au nom de l'amour qu'elle lui avait témoigné quand il venait sagement s'asseoir sur la natte à côté de sa promise, en sirotant du thé. Elle cachait derrière elle ses deux petites dernières.

Dirty Harry voulait son dû. Tous ses muscles sursautaient, comme déconnectés de son cerveau sous l'effet du khat et des amphétamines. Sans même qu'il en ait reçu l'ordre, son doigt avait pressé la détente. La rafale avait coupé la mère et les fillettes en deux. Sans un regard pour la vieille qui gisait par terre, il lui avait écrasé la gorge d'un coup de botte.

Iman n'avait pas vu mourir ses sœurs, elle s'était échappée par le toit. Longtemps, elle était restée terrée dans la carcasse explosée d'un taxi comme s'il allait l'emmener loin de la guerre. Puis sans se soucier des pick-up et des snipers, elle était descendue vers le port à la recherche de son père.

En la croisant sur les quais, Assan savait tout ce qu'il avait perdu. Sa fille l'avait supplié de revenir enterrer les leurs, mais il avait refusé de passer une nuit de plus dans ce pays où les garçons changeaient de nom et où les filles vivaient cousues. La guerre venait de détourner son destin. Il ne serait plus pêcheur comme son père. Il ne remonterait plus ses filets en contemplant au large les courbes douces de Mogadiscio. Il n'achèterait plus de parfum au grand marché pour fêter la fin du

ramadan. Il lui restait un trésor et il allait le mettre à l'abri. Peu important les chemins, il les emprunterait. Il s'userait les pieds pour guider Iman loin des cris et du sang, pour mettre des milliers de kilomètres entre elle et cette folie, même s'il lui fallait voler et tuer. Rien ne l'arrêterait. Il en faisait la promesse devant Dieu.

Le soleil était tombé sur les ruines de Mogadiscio. Assan avait improvisé un tapis de prière à l'aide d'un morceau de carton, s'était agenouillé, prosterné et avait répété la prière que l'on prononce avant d'affronter les grands dangers.

« Hasbiya Allahou wa ni'mal wakil. »

Un instant, il avait laissé les mots résonner dans le silence avant de répéter :

« Allah me suffit, Il est mon meilleur garant. »

Il remonta jusqu'à la cathédrale et ordonna à Iman de l'attendre cachée dans les ruines. Tous les passeurs du port le connaissaient, mais aucun ne lui ferait crédit. Il prit soin d'éviter les pick-up et zigzagua jusqu'à chez la vieille. Il savait qu'elle faisait payer chacun de ses coups de couteau à l'avance et en dollars. Il mit la maison sens dessus dessous et finit par dégoter son butin. Une liasse de billets verts soigneusement empilés dans un sac plastique, glissé entre deux briques en terre du mur de la cuisine. Assez pour monnayer la traversée.

Iman allait recouvrer la liberté grâce à l'argent arraché à des mères pour emprisonner leurs filles entre une rangée d'épines.

Assan rejoignit Iman. Une nouvelle fois, des phares balayèrent l'intérieur de la cathédrale, faisant danser les ombres. Le pick-up s'arrêta. Le père et sa fille

LES ÉCHOUÉS

sursautèrent. Dirty Harry et ses hommes fouillaient les décombres. Ceux qui voulaient fuir le pays venaient souvent se terrer ici en attendant un bateau, les poches remplies pour payer leur passage. Les Mooryaans prévenus par les passeurs voulaient prélever leur dîme. En échange de leur trahison, les petits tueurs les laissaient continuer leur trafic.

En entendant la voix d'Abdou, Iman se remit à trembler. Avec les restes d'une Vierge en bois, quelques hommes allumèrent un brasero. Le khat passait de bouche en bouche. L'un des gosses s'amusa à faire rouler les corps des femmes aux mains jointes dans le dos.

La lueur rouge des flammes vint lécher le trou où Assan et Iman étaient tassés. Lui se rassura en touchant ses dollars. Elle se serra contre lui.

« Pour tout le monde, tu es un garçon maintenant, lui murmura-t-il, c'est plus sûr comme ça. »

Elle acquiesça d'un hochement de tête. Un gosse défoncé approcha. Il déboutonna son pantalon et urina au-dessus d'eux. Le bateau partait dans deux heures et le voyage promettait d'être long. À cet instant, Iman se demanda comment elle allait faire pour pisser comme un garçon.

